



Vol. IV.—No. 7.

MONTREAL, JEUDI, 13 FEVRIER, 1873.

ABONNEMENT, \$3.00.  
PAR NUMERO, 7 CENTIMS.

#### LORD DUFFERIN.

Frédéric Temple Blackwood, comte de Dufferin et baron Claneboye, est de très noble et très ancienne famille d'extraction écossaise. On trouve l'un de ses ancêtres à la cour de l'infortunée Marie Stuart. Mais il a considérablement augmenté l'illustration de sa famille.

Héritier du titre de baron Dufferin et Claneboye de la pairie d'Irlande, il est devenu par son mérite baron Claneboye de la pairie du Royaume-Uni, et a été honoré plus qu'aucun de ses prédécesseurs de la confiance royale.

Il naquit en Irlande, le vingt-et-un Juin, mil huit cent vingt-six, et reçut, dès son bas âge, les éléments de la meilleure éducation, de l'instruction la plus raffinée. Eton, Christ Church et Oxford le comptent parmi les hommes distingués qu'ils ont donnés à l'Angleterre.

Dès mil huit cent quarante-huit, alors qu'il n'était encore âgé que de vingt-deux ans, il fut fait, sous l'administration libérale, chambellan de la reine, et remplit ces fonctions presque sans interruption jusqu'en 1858.

Lors de la famine qui ravagea l'Irlande en 1847 il visita ce malheureux pays et publia, à son retour, le résultat de ses observations.

C'est vers la même époque qu'il visita les régions boréales de l'Islande et du Spitzberg. Il a fait le récit de son voyage dans un livre connu sous le nom de "Letters from High Latitudes." Ce livre jouit d'une bonne réputation dans le monde scientifique et littéraire; en France comme en Angleterre, on a loué les savantes observations et les agréments littéraires qu'il renferme.

A peine revenu des glaces du pôle Nord, il partait pour les régions que brûle le soleil, chargé d'une importante mission politique.

Il allait en qualité de commissaire anglais, faire une enquête sur les massacres des chrétiens de la Syrie. L'intelligence et la fermeté qu'il déploya dans cette mission lui valurent l'honneur d'être nommé Chevalier du Bain.

De 1864 à 1866, il remplit l'emploi de sous-secrétaire pour l'Inde, et en 1866 il entra dans le département de la Guerre en qualité de sous-secrétaire. En 1868, il fut fait chancelier du duché de Lancaster. L'année précédente, il avait présidé le congrès scientifique de Belfast. L'année dernière, il fut fortement question de le nommer au poste quasi-royal de gouverneur de l'Inde, comme successeur de l'infortuné Lord Mayo, dont la mort tragique a ému si profondément l'Angleterre.

De ce qui précède il faut conclure que Lord Dufferin n'est pas un homme ordinaire et que, soit comme administrateur, soit comme diplomate ou homme de science et de lettres, il jouit, dans la Grande-Bretagne, de la considération publique. Sa carrière a été remplie, déjà, par de nobles travaux, marqués par des succès honorables, et il n'y a pas de doute qu'il ne s'arrêtera pas en si beau chemin. C'est un homme destiné à faire sa marque dans tout ce qu'il fait et entreprend, à voir au-delà des horizons de tous les jours.

A une intelligence active et admirablement cultivée, à un esprit curieux et hardi, il joint un caractère ferme, entreprenant ambitieux, avide, de nobles distinctions, ami de tous les progrès, dévoué à son pays, capable de grandes choses. Les sentiments comme les pensées sont larges chez lui; l'étude, les voyages et l'observation ont considérablement développé ses qualités naturelles.

A le voir, d'ailleurs, à l'entendre surtout, il est facile de

reconnaître un homme qui ambitionne d'autres titres de noblesse que ceux de la naissance, qui aspire à quelque chose de plus honorable que le prestige de la position qu'il occupe.

Brun, de moyenne taille, la figure pâle, les traits accentués, le front développé, la physionomie sérieuse, même dans le sourire, l'attitude modeste dans la dignité, il a plutôt l'air d'un savant que d'un gouverneur, d'un penseur que d'un lord; ou bien il a l'air de l'un et de l'autre, si l'on veut.

Nous sommes certain qu'il se soucie fort peu des galons d'or qu'il porte dans les circonstances solennelles, et qu'à l'éclat des habits de cour il doit préférer les choses de l'esprit, la gloire des sciences et des lettres. Il est d'ailleurs fort aimable, gracieux et poli sans affectation, galant avec les dames, plein de prévenances pour tout le monde, confirmant, par tous ses actes, l'opinion de ceux qui disent qu'il n'y a personne qui soit plus gentilhomme qu'un gentilhomme irlandais.

Lord Dufferin n'est dans le pays que depuis six mois et, déjà, il est plus populaire que tous les gouverneurs qui l'ont précédé depuis Lord Elgin. On va à ses levers, à ses dîners, on lui donne des bals, on lui présente partout des adresses et on lit avec plaisir ses discours; les hommes louent son jugement et ses connaissances; les femmes vantent son amabilité, le peuple de Québec l'appelle Lord Dufresne. On remarque l'intérêt qu'il porte à tout ce qui est canadien; il achète les ouvrages de nos écrivains, il étudie l'histoire du pays, se fait renseigner sur ses besoins, ses sentiments et ses aspirations et semble déjà au fait de tout.

La nomination d'un pareil homme, venant après le traité de Washington, dans un temps où on agitait la question de nos relations avec l'Angleterre, on était porté à croire que notre nouveau gouverneur devait venir au milieu de nous avec une mission spéciale.

La conduite de Lord Dufferin, depuis qu'il est arrivé, les moyens qu'il a pris pour se rendre populaire ont naturellement donné de la force à cette opinion.

On avait d'abord pensé que cette mission spéciale, si elle existait, avait pour objet l'indépendance du pays, mais si on en juge par quelques remarques faites dernièrement par Lord Dufferin, ce serait le contraire. Il aurait parlé, dans un banquet qui lui a été donné par un des principaux clubs de Montréal, de la nécessité d'unir plus étroitement que jamais les différentes parties de l'empire britannique. Dans son discours, en réponse à l'adresse de la Chambre de Commerce de Montréal, il a exprimé un peu vaguement la même idée.

Il est possible que l'Angleterre, convaincue plus que jamais, depuis le traité de Washington, que les Canadiens ne sont pas prêts à accepter l'indépendance, ait recours à cette fédération pour satisfaire les colonies, tout en conservant l'intégrité de l'empire britannique.

Il y a des hommes, en Canada, qui ne veulent ni de l'indépendance ni de l'annexion, mais qui cependant croient à la nécessité d'un changement dans nos relations politiques avec l'Angleterre. Ils trouvent injuste et funeste que notre politique soit inspirée ou influencée par des hommes qui ne peuvent, à mille lieues de distance, avoir une idée juste des besoins et des sentiments du pays.

Si l'on en croit les apparences, M. Blake serait le chef de cette école et Lord Dufferin serait venu ici pour faire triompher la nouvelle idée.

Ce n'est pas le temps de discuter une pareille question, et nous admettons que c'est une idée, une entreprise capable de tenter des hommes comme Lord Dufferin et M. Blake, mais nous croyons que leur talent et leur popularité suffiront difficilement à cette tâche immense. Si déjà on peut assez difficilement empêcher le Bas-Canada de se prononcer pour l'indépendance immédiate, nous ne voyons pas comment on pourra la changer au point de lui faire accepter une union plus intime avec l'Angleterre.

Mais, encore une fois, ce n'est pas le temps de discuter une pareille question; contentons-nous de dire, pour le moment, que Lord Dufferin est un aimable et remarquable gouverneur.

L. O. DAVID.

#### LADY DUFFERIN.

Lord Dufferin a épousé, le 23 Octobre 1862, Harriet, fille de Archibald Hamilton, de Killyleagh Castle, et petite-fille de Hamilton Rowan. C'est une femme d'une figure aimable et jolie, digne par son intelligence et son caractère d'être l'épouse de Lord Dufferin.

Leurs Excellences ont déjà une famille de quatre enfants, dont deux garçons et deux filles.

#### L'EDUCATION EN ANGLETERRE.

L'éducation en est rendue à un point qui sollicite la plus vive attention de tous ceux qui sont à la tête des nations et qui, de quelque manière que ce soit, sont chargés de leur faire atteindre le but fixé par la Providence.

Mais quelle doit être cette éducation et dans quelle limite doit-elle être renfermée? On n'a qu'à jeter un coup d'œil dans l'histoire et la réponse viendra d'elle-même. Hors de l'instruction religieuse, les nations sont comme des aveugles et tôt ou tard elles tombent dans l'abîme. Sans l'éducation religieuse on ne fait que des demi-savants, sans principe et sans moralité. Voyez le dix-huitième siècle si vanté; jamais la France, avec son cortège de philosophes impies et leur sot cortège d'admirateurs n'avait atteint en apparence à une ère aussi brillante sous le rapport intellectuel; mais cette science avait fait fi de Dieu, et ce siècle finit dans les horreurs de la révolution, dans le sang, la boue, les infamies et les bassesses de toutes sortes.

Le dix-neuvième siècle, né du dix-huitième et de la révolution française, peut être plus brillant à la surface que son digne frère, mais il n'est pas meilleur, parce que la croyance en Dieu n'a pas présidé à sa naissance et à son développement. Commençons par la France; il est à peine nécessaire d'insister là-dessus: l'éducation impie l'a conduite à des catastrophes qui ont fait frémir les nations et bouleversé l'Europe. Toujours il en a été ainsi: toutes les fois que les peuples n'ont pas voulu suivre, dans l'enseignement, la grande et sainte voix qui depuis dix-neuf siècles distribue la vérité aux quatre coins du monde, Dieu a envoyé le message de ses colères contre ces peuples et toujours le châtiment a été terrible.

L'Angleterre elle-même, quoique protestante, reconnaît combien la mauvaise éducation, l'éducation sans religion est dangereuse.

Quelques jours avant les vacances de Noël, les premiers hommes d'état de l'Angleterre, entre autres M. Gladstone ont proclamé hautement dans plusieurs collèges combien est proche de l'abîme une nation qui, dans l'enseignement, exclut l'idée religieuse.

Le discours de M. Gladstone, prononcé devant le collège de Liverpool, est particulièrement remarquable et s'inspire entièrement de cette idée. L'illustre homme d'état, dès le com-